

Jacques Poulain

La poétique du vrai

L'expérimentation communicationnelle : histoire de la pragmatique

Depuis un siècle, la philosophie a redécouvert l'expérience de la communication : celle-ci lui est apparue progressivement régler déjà ou devoir régler dans l'avenir tous les problèmes de connaissance et d'action, devoir résoudre les énigmes de la vérité, de la liberté aussi bien que de la vie humaine. Pourtant cette expérience nécessaire a semblé *impossible à produire*, difficile à reconnaître et *neutralisée* dans ses voies d'accès. La façon dont la communication se neutralise elle-même ne semble guère avoir besoin d'experts en science du langage pour se repérer : on croit bien la connaître, elle est depuis longtemps la tarte à la crème des moralistes. A l'âge scientifique, industriel et technique, la communication est le lieu de *l'expérimentation mutuelle* des interlocuteurs les uns par les autres. La perception d'autrui et le déclenchement des conduites auxquelles elle incite, ne sont plus pré-réglés par les visions du monde traditionnelles : les individus s'y transforment donc les uns les autres selon les impératifs d'une *économie hédonique*, livrés au principe de plaisir. Chacun y chercherait une *maximisation des gratifications* et une minimisation de l'effort personnel. L'action de communication y apparaît celle qui permet de se décharger au maximum, avec le minimum d'efforts, de ses propres rôles et des actions auxquelles ils obligent, en en chargeant allègrement les partenaires sociaux. La communication instaurerait et renforcerait ainsi un maximum de dépendance des allocutaires par rapport aux énonciateurs : ce serait là son seul effet dynamique, à tous les niveaux de la vie sociale, intersubjective, familiale, professionnelle, politique.

Alors qu'elle paraissait engendrer le psychisme humain, toute institution et toute science, son fonctionnement même l'a neutralisée systématiquement au fur et à mesure du développement industriel, lui ôtant toute force de régulation, toute force de sélectivité. L'escalade dans l'adulation des phénomènes communicationnels a reflété les espoirs que l'homme s'y trouvait obligé d'y investir : les résultats de cette escalade pratique et théorique sont bien connus, la parole individuelle est devenue l'objet d'une *indifférence généralisée*, chacun semble en revenir blasé et avec de bonnes raisons de l'être. En s'empêchant de diverses façons de faire l'expérience d'elle-même, la communication semble avoir produit, en la défiance qu'elle inspire, une sorte d'*accident mortel* pour l'homme. Cette indifférence généralisée s'accompagne d'une désadhérence à l'égard des institutions que cette communication réglait, d'une désadhérence à la fois sociale et psychique. Ce phénomène dynamique s'augmente d'une défiance à l'égard de sa logique : à l'égard de *la croyance en la vérité* dont elle vivait. Celle-ci se manifeste impuissante à continuer à régler les perceptions, les pensées, les actions et interactions sociales : il apparaît impossible de trouver un accord factuel et cohérent des hommes avec le monde, des hommes entre eux et avec leurs propres pensées. De cette neutralisation des

institutions et du psychisme, personne, ni aucune institution n'en est responsable. Car elle n'a sa source que dans l'ignorance où l'on en est encore *de la façon dont* l'expérience de la communication rend accessibles les interlocuteurs à eux-mêmes et les uns aux autres en leur ouvrant l'accès à elle-même.

En deçà, à travers et au-delà d'un monde cassé, d'un monde *scindé* en un monde objectif, expérimenté par les sciences exactes, d'une part et en un monde social, en état de désintégration institutionnelle et psychique progressive de l'autre, une seule et unique logique, une seule et unique dynamique d'adhérence au vrai s'affirme, se dénie elle-même, mais peut triompher des aliénations qu'engendrent ses propres dénégations. Réouvrir l'accès à l'expérience de la communication, c'est se rendre l'accès à cette logique et à cette dynamique du vrai en la rendant à ses allocutaires : c'est redonner à l'expérience de la communication *son tranchant de vérité*.

La discipline qui a fait de l'expérimentation communicationnelle, *l'essence* même de l'homme, est celle qui ne fait qu'enregistrer « l'origine, les usages et les effets du langage » : la pragmatique behavioriste. Elle réduit cette expérimentation en sa formule la plus simple. Faisant abstraction de la vérité des propositions dans le sillage de la rhétorique, elle ne décrit que les effets produits par les énonciateurs sur leurs allocutaires et ne vise qu'à assurer, de façon candide, inconsciente du jeu de forces dérégulateur qui y fait la loi, l'harmonisation sociale la plus parfaite. La sagesse pragmatique des behavioristes est simple : elle se résume à enregistrer les quatre effets que les énonciateurs cherchent à produire sur leurs allocutaires en les rapportant à quatre usages des énonciations :

1 – l'usage informationnel où l'on cherche à faire agir quelqu'un comme si une certaine situation avait certaines caractéristiques. L'effet de conviction est atteint si l'on parvient à faire agir l'allocutaire en fonction de ces caractéristiques.

2 – dans l'usage appréciatif, on utilise les signes pour produire chez autrui un comportement préférentiel à l'égard de certains objets, de certains besoins, de certaines réponses. Son efficacité est assurée si on fixe son partenaire en lui faisant réellement préférer ce qu'on veut rendre attrayant.

3 – l'usage incitatif des signes vise à déterminer comment l'interprète des signes doit agir vis-à-vis de quelque chose. Plus une énonciation est persuasive, plus elle provoque les réponses de l'allocutaire qu'elle cherche à déclencher.

4 – enfin, l'usage systématique du langage vise à organiser par lui un comportement que d'autres signes tentent de provoquer. L'effet en serait d'assurer la rectitude et la cohérence des pensées, des sentiments et des conduites.

Dans ce contexte, on expérimente par stimuli symboliques les réactions de l'allocutaire de façon à produire l'accès au maximum d'actions consommatoires possibles. Dans ces rapports de transformations mutuelles, l'allocutaire est censé s'intégrer comme un objet, comme l'objet d'une opération transitive, d'une *poiesis*, d'une technique verbale : l'énonciation est production d'un effet extérieur à l'agent énonciateur, même si elle n'est qu'un moyen d'obtention d'une action consommatoire. L'acte de communication réussit s'il produit un rapport à autrui conforme à ce que sa cause, l'énonciateur désire qu'elle soit. Il y produit l'allocutaire comme un effet identique à ce que l'énonciation est censée produire. L'énonciation paradigmatique, de ce point de vue, le commandement, par exemple : « Feu », n'est comprise que si les allocutaires produisent l'action désignée dans le commandement, que s'ils font feu.

La pragmatique behavioriste n'est pas seulement candide : elle est philosophique en ce qu'elle isole le rapport dynamique visé par la communication : *l'identification de l'allocutaire à ce qui lui est dit par l'énonciateur*.

Par opposition à elle , la philosophie deviendra pourtant pragmatique en refusant le caractère unilatéral de ce rapport de causalité qui fait de l'énonciateur , la cause et de l'allocutaire , son effet . Elle cherche à surmonter ce rapport d'expérimentation en le pensant comme un rapport de *praxis commune* : l'acte de communication a comme effet immanent à lui-même et commun à tous les partenaires , de produire un perfectionnement cognitif, éthique, politique ou psycho-social . « L'homme est signe ² » avait souligné PEIRCE : parce qu'il est signe , il peut faire de l'usage des signes une opération de régulation de lui-même qui le rend adéquat à ce qu'il est. Les philosophes pragmatiques recourent à cette évidence pour faire face, à la fin du XIX^e siècle , à la crise de l'éclatement des sciences en disciplines et en langages hétérogènes , puis , au XX^e siècle , à la crise morale et socio-politique des institutions européennes et américaines ainsi qu'à la crise du psychisme où se répercutent l'incertitude cognitive , l'incertitude d'agent et l'incertitude sociale. A la fin du XIX^e siècle , ni la pensée pure , ni la perception pure , ni la conscience de leurs différents rapports nécessaires ne semblent plus capables de se régler elles-mêmes ou l'une l'autre : l'imaginaire théorique déborde le donné empirique, il balaie la certitude de pouvoir y fonder les limitations régulatrices de la pensée , d'autre part , la réalité sensible déborde de toutes parts , comme forêt de problèmes nouveaux , de « points critiques », toutes les théories possibles. L'expérience de la communication préreglait toute perception en transmettant des croyances et toute action en fixant à des habitudes : elle apparaît la seule à pouvoir régler l'imaginaire théorique individuel par l'imaginaire verbal collectif. De même , elle se présente comme le milieu où les individus sont déjà forcés de régler leurs problèmes d'interaction à partir du moment où ils ne font plus confiance aux systèmes juridiques, moraux , politiques ou religieux pour les régler à leur place . S'ils ne croient plus en la validité absolue et autonome des lois juridiques, s'ils ne les considèrent plus comme « des rapports vitaux nécessaires entre êtres libres ³ » , selon la formule fichtéenne, ils doivent néanmoins s'identifier au moins à ce qu'ils se disent les uns aux autres : ils doivent être , pour eux-mêmes aussi bien que pour leurs allocutaires, les énonciations où ils font reconnaître eux-mêmes leurs droits , où ils se prescrivent à eux-mêmes des devoirs et des rôles et se permettent d'en prescrire aux autres. Ce faisant , ils reconnaissent certaines règles de communication qu'ils suivent comme ils suivaient des règles juridiques ou morales et qu'ils doivent suivre pour pouvoir même comprendre ce qu'ils font en parlant.

Comme la pragmatique scientifique avait transformé la question : « que puis-je connaître ? » en : « quelles sont les conditions de sens et d'usage des propositions descriptives ? », la théorie des actes de parole (*speech-acts*) fait face aux crises institutionnelles en renvoyant à *l'enchaînement commun des interlocuteurs par la parole* à une relation intersubjective et à ses implications d'interaction. « Que dois-je faire ? » y devient : « Quelles sont les règles de langage qui engendrent toute relation intersubjective, y font reconnaître des besoins privés et mutuels , y font valider des droits et des devoirs informels , non écrits ? » C'est ainsi que l'identification à la promesse qu'énonce un énonciateur implique qu'il y contracte une obligation dans l'intérêt de l'allocutaire : s'il ne fait pas croire en sa sincérité en l'énonçant , il semble qu'il rende dépourvu de sens le fait même de son énonciation. L'obéissance aux règles intersubjectives de la communication semble conditionner la communication aussi bien que le sens des énonciations et leur compréhension ainsi que l'identification des partenaires à ces énonciations.

Du point de vue des pragmaticiens de la politique , les éclatements institutionnels n'ont pas seulement valeur négative : ils sont aussi les indices incitant à se

débarrasser *des rapports de force* inscrits dans les systèmes juridiques , moraux, politiques ou religieux , qui paralysaient le rapport communicationnel, social et intersubjectif en dictant les limites du dicible aux dominés. Tant qu'on ne dérive pas la réponse à : « Que dois-je faire ? », de la réponse à la question : « Que nous est-il permis d'espérer de la communication ? », ces jeux de communication demeurent entravés dans leurs enjeux et leur occurrence par un jeu de violence social, intériorisé dans des habitudes mentales. On ne peut rendre à l'homme le pouvoir de régler le devenir social qu'en lui ôtant les baillons posés par des siècles d'exploitation mutuelle en lui rendant la parole , en lui permettant d'exprimer dans quels besoins collectifs et individuels il se reconnaît et d'en dériver les lois qui obligent chacun à les satisfaire. Si cette parole ne lui est pas rendue, les jeux de force politiques , couverts par l'apparence de liberté que leur donne l'utilisation à laquelle ils soumettent la communication , continueront à accélérer et à accentuer l'inégalité des classes et à la généraliser dans l'asymétrie des pays pauvres et des pays riches. On ne peut soumettre le devenir social à la communication qu'en donnant à celle-ci puissance législatrice , qu'en l'instituant au sein de l'opinion publique : la praxis communicationnelle consiste à *produire cette inversion de la dynamique sociale* d'expérimentation mutuelle en soumettant chacun aux désirs que tous reconnaissent valides , en soumettant les lois que cette discussion publique reconnaît valides , à la sanction positive ou négative que leur donnera le bonheur ou le malheur social qu'elles engendrent.

Face à ces pragmatiques qui répètent soit les épistémologies ou les morales des Temps Modernes , soit les théories socio-politiques des Lumières des XVIII^e et XIX^e siècles en les transposant purement et simplement au niveau de la communication , la pragmatique anthropobiologique de GEHLEN⁴ pose une question inquiétante : la philosophie ne cherche-t-elle pas à régler par une réflexion abstraite ce que la communication a auparavant réglé et qu'elle n'a pu régler justement que parce qu'elle n'était pas réfléchie ? En assumant tous les désirs de domination de soi et de volonté de puissance hérités des Temps Modernes , ne réactive-t-on pas les modèles platonisants d'agitation de la pensée qui ont produit les crises institutionnelles et la neutralisation du psychisme , qui ont produit le *clivage* entre les idéaux scientifiques et socio-politiques et leurs réalisations , le clivage, dans le vivant humain , entre les appareils récepteurs de la sensibilité et la mise en marche des appareils moteurs ? A partir du moment où l'homme n'expérimente plus le monde de la nature que pour le connaître , il transfère nécessairement ses visées d'expérimentation sur lui-même et ne peut plus les limiter d'avance par une préconnaissance juridique , morale ou politique de ce que sont ces partenaires.

Il ne pourrait se régler à nouveau qu'en identifiant ses partenaires à leur être de communication . Seule une théorie anthropobiologique, en répondant à la question : « Qu'est-ce que l'homme ? », montre comment il est le seul vivant à avoir besoin de langage pour vivre et à *être langage*. Dépourvu des coordinations héréditaires à son environnement, pourvu des seules coordinations héréditaires intraspécifiques (nutritionnelles , sexuelles et agressives), il a dû recourir au langage pour corrélérer le déclenchement d'un seul et unique programme d'action et l'inhibition de tous les autres, à l'isolation d'un seul et unique stimulus. On fait respecter dans l'expérience de la communication la façon dont les partenaires s'identifient eux-mêmes à leurs paroles et subordonnent la main à l'œil en s'identifiant à autrui , en le rendant régulateur de ses paroles , de ses actes et de ses perceptions dès qu'ils lui parlent. Comme les partenaires sociaux s'identifiaient auparavant à un *tiers* (un dieu , un modèle moral ou un souverain) pour régler leur comportement mutuel , ils

s'identifient aujourd'hui *au tiers de langage* , à la *figuration verbale* pour connecter perceptions et actions par l'intermédiaire de l'identification à l'énonciateur de promesse, de commandement , au descripteur, etc... L'identification à l'énonciation sert ainsi de figuration et d'action qui réussit si l'énonciation descriptive peut se substituer aux perceptions décrites , si l'énonciation prescriptive fait adhérer l'allocutaire au désir d'action de l'énonciateur , si elle fait faire la seule action nécessaire à la vie commune des interlocuteurs. Toute énonciation est donc une action de transformation de soi que chaque vivant humain a besoin de faire pour *s'orienter* et orienter son partenaire. Elle le fait en subordonnant le toucher à la vision , en intégrant en elle-même la fonction d'anticipation des résultats du toucher sur les choses propres à la vision, dans sa propre fonction de prévision des buts individuels et communs à atteindre et de détermination des moyens qui permettent de les atteindre .

En rappelant la dominance de l'inconscient biologique d'identification du vivant humain sur son appareil de prévision verbal, GEHLEN renvoie ainsi la praxis communicationnelle à son origine sensori-motrice qui l'appelle et s'y reconnaît ou non , dont les succès hédoniques , biologiques et sociaux, sont garants de cette reconnaissance. Mais cette pratique est elle-même aveugle : elle jaillit *comme nécessité de produire une action de supervision* de la vision et des opérations manipulatrices et locomotrices de l'organisme. Ce sont les succès perceptifs, les succès instrumentaux, les succès de bonheur social qui font le tri entre les pratiques verbales dans lesquelles les individus se reconnaissent et celles dans lesquelles ils ne se reconnaissent pas . Perception , action, succès institutionnel décident finalement de reconnaître comme réelle telle expérience de communication , de déclarer irréaliste telle autre. Ils révèlent ainsi l'instrument de révélation à lui-même , en fixant à des paroles , en les rendant déterminantes pour la vie et en faisant oublier les autres .

Le plus étonnant dans la pragmatique anthropobiologique comme dans les autres pragmatiques est qu'elles fassent toutes oublier *l'interaction théorique* par laquelle elles engagent leurs interlocuteurs en les identifiant au langage , en déclarant le langage leur réalité , pour soumettre , immédiatement après , cette réalité à une réalité plus réelle qu'elle : les rapports nécessaires entre les choses dans la pragmatique scientifique , la conscience des états mentaux (de croyance , de désir , d'intention) ou des conventions chez les théoriciens des actes de langage , la reconnaissance socio-politique législative dans la pragmatique socio-politique et le bonheur social qui doit la confirmer , la coordination dynamique des appareils récepteurs et des appareils moteurs chez le vivant humain et la réussite d'orientation. Tout se passe comme si , pour reconnaître le caractère essentiel de la praxis communicationnelle, il fallait la considérer comme *une action aveugle* qui ne se légitime que dans ses résultats , qui ne devient transparente à elle-même que si ses résultats sont conformes chez tous les interlocuteurs à ce que l'énonciateur anticipe qu'ils doivent être. Ce faisant , on oublie que la praxis théorique ne tolère pas d'être produite et proposée comme une praxis aveugle , qu'elle ne réussit qu'en identifiant la réalité de l'homme aux caractéristiques dont elle fait l'essence du langage. Fascinés par les effets néfastes de l'expérimentation mutuelle par la parole, accaparés par la volonté de la faire surmonter en montrant comment les hommes la surmontent déjà avant de pouvoir s'y adonner , les pragmaticiens n'oublient d'analyser qu'une chose : leur propre pratique communicationnelle. Ce faisant , ils s'empêchent de reconnaître qu'ils ne font là que faire ce que chacun fait en parlant , ils s'empêchent de reconnaître que ce qui spécifie leur pratique

théorique est identique à ce qui spécifie toute action communicationnelle : sa propriété de rendre les hommes et les choses disponibles aux interlocuteurs en les leur rendant transparents pour la seule raison qu'elle parvient ainsi à se rendre transparente à elle-même. Pourtant chacune de ces pragmatiques rassemble un des éléments qui permet de comprendre comment l'expérience communicationnelle ne se produit qu'en faisant faire la théorie d'elle-même dans le même mouvement où elle fait faire la théorie du monde et des hommes. Mais elles infligent à chaque fois des limitations arbitraires à leurs vérités partielles et se rendent, du même coup, fausses : elles se déniaient en effet à chaque fois la possibilité de se produire comme théories au sein de la communication. Elles restent toutes dominées par le primat de la pratique sur la théorie que leur impose de reconnaître comme réalité, le contexte d'expérimentation mutuelle qu'elles combattent. Pour ARISTOTE, le sujet ne pouvait arriver à la conscience de la sagesse que par une réflexion sur une mise en pratique de cette sagesse qui lui était nécessairement antérieure. Cette pratique précédait donc la théorie qui la réfléchissait, elle la précédait de façon quasi instinctive. Il en va de même de la pratique de la communication que les pragmatiques mettent au fondement de la vie humaine. Prématurée produire ses effets sans savoir comment, elle appelle une théorie qui lui dit ce qu'elle est et la règle en lui disant ce qu'elle est. Mais dans la façon même dont ces pragmatiques constituent la communication en objet de description, elles lui font perdre paradoxalement son aptitude à produire une révélation mutuelle de la réalité et à constituer en réalité commune les interlocuteurs qu'elles révèlent à eux-mêmes. Elles répètent donc toutes un des mouvements par lesquels la communication se neutralise en neutralisant son pouvoir de révélation théorique, par lesquels elle se transforme à ses propres yeux en mouvement de praxis aveugle. Comment ?

Le retour du vrai dans le projet pragmatique

L'importance décisive du projet pragmatique de PEIRCE⁵ : du projet de fixer l'espèce humaine à toutes les croyances vraies nécessaires à sa vie en fixant l'usage des adaptateurs de l'action à la perception que sont les signes, tient à la réinsertion du rapport de vérité dans la transformation que cette espèce opère ce faisant sur elle-même. Son but est de fixer ainsi l'espèce humaine à la pratique qui n'en nécessite plus d'autres parce qu'elle intègre tous les résultats de perceptions que l'homme a besoin de connaître, parce qu'elle enregistre les rapports nécessaires entre les phénomènes ainsi rassemblés et dégage toutes les habitudes sociales qui lui sont adaptées. Il doit être atteint en fixant la communauté des scientifiques au seul discours substituable à la réalité : le discours scientifique. Mais les conditions méthodologiques d'accès à ce but, les fameux procédés d'abduction, de déduction, d'induction, semblent elles-mêmes conditionnées par une pratique magique, par un savoir aveugle. La pratique scientifique est magique en ce que l'imaginaire scientifique apparaît réglé par le postulat du *socialisme logique* : chaque chercheur est supposé avoir sacrifié tous ses intérêts privés à la communauté et n'être plus motivé que par un seul et unique intérêt, l'intérêt cognitif de la communauté. Comment produire ce désintéressement ? Comment celui-ci canalise-t-il l'imaginaire verbal dans la production même des hypothèses, dans le processus même de la formation des abductions ? On n'en sait rien. La recherche scientifique est conditionnée par le même savoir que la pragmatique scientifique elle-même : le savoir essentialiste. Tout savant doit postuler comme PEIRCE qu'il existe un ensemble de propriétés et de relations nécessaires dans le monde et que leur

connaissance permettra de régler une fois pour toutes les actions qui leur sont adaptées. On reconnaît dans ce présavoir , dans ce savoir aveugle à tout ce qui n'est pas lui-même , *l'aliénation objectiviste* habitant la communication à l'âge de la science : *l'homme ne peut se faire être par la parole sans se faire être les choses* , sans produire un ensemble de signes substituables à l'ensemble du réel. WITTGENSTEIN⁶ et KRIPKE⁷ ne feront que compléter cet objectivisme par un essentialisme *logique* . Les propositions scientifiques ne sont *nécessairement vraies* pour KRIPKE que parce qu'elles ne développent qu'une propriété essentielle générale des objets , développée à travers toutes les propriétés essentielles particulières accessibles à la science : *l'identité réelle des choses à elles-mêmes* . Le monde n'est dicible par un discours vrai et formalisé , garanti quant à sa cohérence que parce qu'il est lui-même *logique* . Tout savant est présupposé avoir ainsi confondu déjà d'avance le monde et ses mots pour pouvoir décrire quoi que ce soit de façon cohérente. Les choses sont identiques à elles-mêmes et à leurs propriétés comme les sujets aux prédicats.

Qu'est-ce qui se reflète dans ce monde réellement logique et logiquement réel , de l'expérience théorique inhérente à la communication ? Qu'est-ce qui s'y aliène ainsi ? *La conscience de ne pouvoir produire une proposition sans la penser vraie* . Cette conscience tient à la façon dont l'acte de se référer à un objet et l'acte d'en prédiquer une propriété se conditionnent l'un l'autre :

1 – on ne peut isoler une réalité sans la penser conforme à ce qu'on en prédique, et

2 – on ne peut prédiquer une propriété à un objet ou reconnaître une relation nécessaire entre plusieurs objets sans isoler cet ou ces objets et reconnaître du même coup aux propriétés qu'on décrit, une réalité aussi réelle que celle des objets. Si l'on ne fait pas penser vrai ce qu'on dit à son allocutaire en lui faisant faire simultanément ces deux mouvements , les deux mouvements qu'on a fait soi-même pour penser la proposition , alors la communication ne se produit pas .

Qu'est-ce qui empêche les pragmaticiens de la science et les théoriciens de la logique de reconnaître l'appartenance de cette caractéristique à la communication ? Qu'est-ce qui les force à l'hypostasier dans les objets , à projeter l'identification qu'on produit communicationnellement de l'objet à sa propriété , dans cette propriété générale et réelle de l'identité des objets à eux-mêmes ? Dans toutes leurs propriétés « essentielles » ? *Le préjugé logiciste*, qui a dominé la logique classique , a provoqué la séparation arbitraire de la logique et de la rhétorique avant de s'imposer à nouveau à la logique mathématique . Il ne fait qu'adapter la logique à l'expérience qu'a chacun de *pouvoir comprendre* ce qu'il pense, sans savoir si ce qu'il pense est vrai . WITTGENSTEIN l'a clairement formulé : « ce que nous savons quand nous comprenons une proposition , c'est ce qui a lieu si elle est vraie et ce qui a lieu si elle est fausse. Mais nous ne savons pas nécessairement si elle est vraie ou fausse »⁸. Mais s'il en est ainsi , sa communication et la reconnaissance par l'allocutaire de la vérité de ce qui est dit , ne sauraient justifier qu'une chose : que les interlocuteurs comprennent ce qui s'y dit . Toute pensée et toute énonciation sont une question à laquelle *seule* la réalité décrite peut répondre. Comme l'ont repéré APEL et HABERMAS⁹, cette conscience de vérité qui doit régler la communication empêche qu'elle ait lieu : elle enferme savants , logiciens , métalogiciens et pragmaticiens dans un rapport *monologique* à la réalité sensible. Finalement, il n'y a que celle-ci qui parle , puisque seule elle a le droit de se faire écouter : elle oblige le savant à l'écouter, en étant la seule à pouvoir lui faire reconnaître la vérité de son discours en cas d'expérimentation favorable .

La spécificité de la communication

Les théories des actes de parole tentent de refaire faire à chacun l'expérience de la communication en isolant sa pratique comme un ensemble d'actes qui ne peuvent se faire que par la parole et qui sont faits du seul fait qu'ils soient dits . L'aristotélicien AUSTIN¹⁰ isole et baptise ce phénomène spécifique à la communication : on ne fait devenir réalité l'acte de promesse, de conseil ou d'ordre qu'en le disant , abstraction faite du rapport descriptif et véridatif que cette énonciation puisse entretenir avec une réalité extérieure à elle-même. L'énonciation se caractérise comme action spécifique et immanente à son expression en ce qu'elle produit la réalité d'un acte qui n'est pas extérieure à elle-même : la réalité de l'acte illocutoire. L'action de transformation y est immanente au sens de ce qui y est dit , au sens du verbe illocutoire de promettre, d'ordonner, de conseiller employé paradigmatiquement à la première personne du singulier de l'indicatif présent, à la voix active. Par opposition à cet acte , les actions produites au moyen des énonciations mais extérieures au sens de ce qui est dit, sont appelées perlocutoires. Ainsi je ne peux convaincre quelqu'un en lui disant : « Je vous convaincs que p. » L'acte d'énonciation illocutoire ne devient acte de communication et acte illocutoire que s'il provoque l'acquiescement de l'allocutaire : l'énonciateur n'est identifié à l'acte de parole et à la force illocutoire qu'il lui donne qu'en faisant de cet acte une réalité déterminante pour lui-même et son allocutaire, en en faisant reconnaître la réalité à son allocutaire du seul fait qu'il la lui fasse accepter. *En faisant reconnaître la réalité de cet acte illocutoire par son allocutaire , il la produit* . Cette production ne devient en effet commune , n'engendre un acte d'identification commune à l'énonciation , un acte de communication que si la double intention de communiquer et de communiquer qu'on entend produire tel acte est reconnue et ratifiée par l'allocutaire .

L'aspect dynamique de l'énonciation qui en fait *un acte d'identification commune des interlocuteurs à elle-même* est reconnu comme étant ce qui en fait une réalité *sui generis*. Mais immédiatement après, on tente de rendre disponible à chacun la production de cet acte , comme KANT et FICHTE cherchaient à faire faire à chacun son devoir, présupposant que chacun avait conscience de ce qu'il devait faire et pouvait agir exclusivement guidé par son sens du devoir. AUSTIN, STRAWSON, GRICE et SEARLE disent à leurs allocutaires qu'il suffit de suivre les conventions institutionnelles et sémantiques qui déterminent les conditions où l'usage des expressions illocutoires est approprié, et de constater qu'on est bien dans les dispositions d'esprit (de croyance, de désir , d'intention) qui doivent accompagner cet usage , pour produire cet acte commun et justifier ainsi l'acquiescement des allocutaires. Encore une fois, comme dans les morales modernes , cette théorie présuppose comme *causes* de l'expérience de communication, les *effets dynamiques* que cette expérience doit produire : ici *l'entente sur la réalité d'interaction qui est produite par la parole*. Les conventions , ou *ententes collectives*, et la sincérité des partenaires , c'est-à-dire *l'accord privé des énonciateurs avec ce qu'ils disent et des allocutaires avec l'acquiescement qu'on en attend*, sont présumées produire et justifier l'accord communicationnel qui reconnaît la force *magique* de certains actes , des actes qui se produisent en vertu de leur seule désignation .

Pourtant, parce qu'elle se veut purement *descriptive* , cette théorie ne parvient pas à *régler les problèmes dynamiques contemporains affrontés dans la communication* : les pragmaticiens socio-politiques , APEL et HABERMAS , le remarqueront aussitôt et en dégageront immédiatement la nécessité pour la pragmatique de se vouloir *normative*. Dans ce contexte d'expérimentation mutuelle où la communi-

cation renforce les rapports de dépendance arbitraires , la seule façon que les interlocuteurs ont de s'autodéterminer et de se rendre libres, est pour eux , de se *désidentifier* , de se *désimpliquer* des actes de communication auxquels des lois et des institutions injustes les forcent à s'engager. Il faut donc redonner une leçon de morale du langage aux contemporains , mais leur permettre également de tirer la leçon politique de cette morale , donner dans les faits le pouvoir de légiférer à une discussion publique , basée sur l'argumentation .

La pratique de la communication n'est réelle que si elle est réciproque : qu'à condition qu'elle n'oblige chacun à ne s'engager verbalement qu'à ce qu'il estime être l'objet d'un engagement nécessaire de la part de chacun. L'énonciateur ne peut s'engager à dire et à faire par la parole que ce qu'il anticipe que ses allocutaires peuvent comprendre et accepter , certain qu'il ne leur dit que ce qu'ils diraient eux-mêmes s'ils étaient à sa place . Le jugement sur la valeur d'acte illocutoire de ce qui est dit n'engage donc le locuteur :

1 – que s'il y réalise ce qu'il *juge* devoir faire par la parole , en pleine conscience de son autonomie de jugement et d'action, et

2 – pleinement conscient de n'y déclencher chez ses partenaires que des perceptions , des pensées et des actions qui respectent leur autonomie et leur permettent de reconnaître librement la validité de ses énonciations et la pertinence de ses actes de langage . La pratique communicationnelle ne se reconnaît comme telle qu'en faisant se reconnaître librement chacun dans des vérités communes , dans des besoins et des désirs généralisables, dans des actions jugées nécessaires à la vie de tous. Elle transforme de cette façon toute pensée, toute perception, toute action en les rendant conformes à ce qu'elles doivent-être , conformes à leur structure communicationnelle, *en les mettant en accord avec elles-mêmes*. Elle ne règle donc toute autre activité (de perception, de pensée ou d'action physique) que parce que l'homme peut s'y reconnaître en y reconnaissant à *chaque fois un rapport de communication avec soi et avec autrui* : n'est à dire , à percevoir , à faire et à penser *que ce que je peux anticiper que chacun, s'il était à ma place, devrait estimer devoir dire, percevoir, faire et penser*. S'identifier à l'expérience de l'accord communicationnel , c'est se faire être l'être qui ne dit , ne perçoit, ne fait et ne pense que ce en quoi tout allocutaire se reconnaîtrait : on ne s'y met en rapport avec soi-même qu'*au nom d'autrui* .

Encore faut-il que les interlocuteurs et la société soient formés de telle façon que chacun puisse y reconnaître en droit la *substituabilité* de chacun à chacun comme producteur de la justice sociale par la parole : des principes éthiques de la pragmatique transcendantale énoncés par APEL , HARBERMAS dégage les dispositifs politiques nécessaires à leur mise en application. Pour se rendre conforme à l'ensemble des allocutaires idéaux qui doivent acquiescer à ce qui leur est dit , pour pouvoir être conforme à ce que les énonciateurs anticipent que chacun doit être , la société communicationnelle *idéale doit s'incarner* dans la société juridique, morale et politique *réelle* en faisant reconnaître *effectivement* la validité des seules lois dans lesquelles les interlocuteurs se reconnaissent librement devoir se reconnaître, qu'ils reconnaissent librement devoir suivre pour produire ainsi un bonheur social certain, basé sur une justice sociale , une répartition symétrique et réciproque des droits , des devoirs et des gratifications réelles . Comme les scientifiques adaptent leurs descriptions à la découverte progressive du réel , le dialogue politique , mené dans une discussion sans contraintes au sein de l'opinion publique , doit adapter les lois à la découverte progressive des besoins sociaux et primaires dans lesquels chacun se reconnaît. De la même façon que les constats descriptifs sont vrais et

reconnaissables comme tels par chacun s'ils font partager l'accès à des phénomènes publiquement accessibles, les prescriptions législatrices sont valides si elles se basent sur une reconnaissance collective de besoins universels. L'homme peut atteindre ainsi *une vérité d'action* comme il atteint une vérité de perception : par la communication et par l'expérimentation de ses résultats, de l'acquiescement produit, dans l'action perceptive, dans l'action physique et dans l'interaction sociale. L'expérience de la communication n'est complétée et complète que si la réussite de l'expérimentation sociale, la production de la justice sociale à tous les niveaux (perceptifs, productifs, psychiques et sociaux) ratifie *l'acquiescement de tous* à la « vérité » des lois proposées¹¹.

Le scepticisme accompli par la praxis

Avec cette théorie, il semble que le concept de praxis, de transformation immanente de soi-même, en trouvant dans la réalité communicationnelle son terrain d'élection, ait pu se clarifier au maximum et se généraliser sans problème à tous les phénomènes de la vie sociale et psychique. La spécificité des actes de parole semble établie. Elle semble être motrice et régulatrice de tout autre acte : elle ne peut pas ne pas assurer leur succès de transformation individuelle et mutuelle pour peu qu'on respecte les conditions de leur usage. Transférée à tout autre acte, à tous les actes de pensée, de perception, d'action instrumentale et d'interaction institutionnelle, elle semble permettre aux interlocuteurs de se rendre conformes à ce qu'ils doivent être et de s'assurer eux-mêmes et les uns les autres de l'être effectivement. Pourtant toute la pratique de communication et de discussion socio-politique apparaît aussi obscure dans ses effets que dans ses causes. Le jugement par lesquels les législateurs sociaux décident de la rectitude des actions nécessaires à la satisfaction des besoins reconnus universels repose sur le sentiment qu'a chacun de respecter l'autonomie judiciaire et l'autonomie d'agent de ses partenaires. Il repose sur la véridicité des énonciations et des pensées par lesquelles il exprime ce sentiment et par lesquels il reconnaît s'être laissé régler par lui dans la discussion et dans l'expérimentation sociale des normes. Mais cette conscience de véridicité sauvegarde l'autonomie des partenaires, elle ne saurait en aucun cas garantir la validité des lois, les vérités d'action qu'elles sont censées exprimer. Toute justification ne peut fonder que la « positivité » des lois : le fait de leur reconnaissance, la reconnaissance de leur validité et leur mise en vigueur. Mais à supposer qu'il se réalise, tout consensus qui a trait aux normes et se donne force de loi, ne ferait reconnaître que l'état de fait d'un besoin et d'un intérêt individuel porté par chacun : il ne ferait reconnaître que l'identification de chaque individu à ce besoin et à cet intérêt. Ce qui se trouve ainsi justifiable peut fort bien n'être qu'un égoïsme collectif : l'agrément de tous avec l'irrationalité de chacun¹².

En est-il autrement des causes ? *de cette faculté de juger en commun* que le respect de l'autonomie de chacun doit maintenir intacte ? Le jugement de véridicité, de rectitude et de vérité est le mouvement d'énonciation et de pensée par lequel l'individu *se comprend lui-même* dans ce qu'il comprend, par lequel il se fait reconnaître à lui-même et aux autres qu'il *s'y reconnaît*. Les interlocuteurs jugent vrai en commun ce en quoi ils se reconnaissent en commun. Cette compréhension commune d'eux-mêmes et les uns des autres est donc, comme activité collective ou individuelle de transformation de soi par fixation à ce en quoi on se reconnaît, *un affect d'affect*. En effet en se reconnaissant dans la vérité d'une description ou la rectitude d'une action, les interlocuteurs ne font qu'appliquer à lui-même et à son produit, le comprendre, « l'acte » de compréhension, affirmé être par HEIDEGGER

et GADAMER *le mode de vie essentiel* à l'homme . La compréhension de soi et des choses est donc pensée sur *le modèle de la compréhension par l'allocutaire de ce qui est dit*. L'écoute des choses , d'autrui et de soi qui se produit dans la compréhension se manifeste *indisponible* par contraste avec la disponibilité de l'acte d'énonciation, d'émission phonique ou de projection d'écriture. L'individu ne peut s'écouter s'écouter avant de s'écouter, avant de produire une pensée : avant de penser ce qu'il pense , il ne peut juger qu'il a à le penser . Pensée , compréhension, écoute de soi s'éprouvent donc comme auto-affection et se pensent sur le modèle de la façon dont on écoute autrui . Dans cette expérience , le jugement se produit à chaque fois comme la possibilité de se reconnaître dans une pensée qui nous affecte en advenant : parmi ces pensées , il en est qu'on ne fait que comprendre , il en est d'autres dans lesquelles on comprend qu'on s'y comprend , dans lesquelles on découvre *sa vérité*. Cet affect de compréhension de soi peut se reconnaître ensuite projeté dans les réalités non pensées , non verbales.

C'est ce concept de vérité de l'énonciateur, de vérité subjective , reconnue par chacun être la vérité de lui-même dans la perception , la pensée , la parole et l'action, qui règle le jugement de vérité. Dégagé par HEIDEGGER et GADAMER , ce concept herméneutique de compréhension ne devient pragmatique qu'en s'éprouvant dans l'accord judiciaire de l'allocutaire avec ce qui lui est dit : la communication de l'interprétation du réel dans lequel on se reconnaît permet de tester cette interprétation. Mais le jugement collectif d'accord de vérité et de compréhension mutuelle ne change pas de nature en devenant collectif : il ne fait que *redoubler* chez les deux interlocuteurs ou multiplier à l'infini des allocutaires cet affect d'affect qu'est tout jugement , qui arrive ou n'arrive pas comme jugement subjectif, ou comme accord , comme jugement collectif . Les interlocuteurs n'y font toujours que reconnaître qu'ils se reconnaissent ou non dans ce qui est dit ou dans les perceptions, les besoins ou les actions dont on parle : ils expérimentent leur jugement. Dans la mesure même où ils font de leur consensus la mesure de leur vérité et de la pratique communicationnelle , ils doivent donc se reconnaître *aliénés* dans ces affects d'affects que sont leurs jugements , aliénés dans les faits de compréhension subjective et intersubjective d'eux-mêmes , livrés à la triple facticité de l'affect de compréhension , de l'affect de compréhension de soi et de l'affect de compréhension mutuelle . La magie de l'action illocutoire apparaît réglée par la *magie* de l'affection du sens : l'acte de compréhension, dont on éprouve la force dans l'acte de tenter la transmission de son jugement. On n'a donc pas bougé d'un pouce par rapport à l'abstraction qu'avait opérée la rhétorique à l'égard de la vérité et dans laquelle baignait la théorie des actes illocutoires : on a beau baptiser la compréhension individuelle ou collective de soi : « jugement de vérité », discerner dans la production de l'adhérence collective des participants à ce jugement, l'*acte* de l'acte de communication, on ne fait guère que redoubler la dépendance de la compréhension à l'égard du *passé* des traditions (la dépendance « de la conscience du travail d'histoire »¹³ (*wirkungsgeschichtliches Bewußtsein*)), par une dépendance à l'égard du *futur* assentiment des allocutaires. Ce faisant on mène à son terme l'historicisme et le positivisme propres aux sciences humaines : l'homme , censé faire son histoire, est identifié comme le vivant qui la fait par ses actes de communication, en rendant l'histoire conforme à l'idéal communicationnel qui la veut déjà , guidés en cela par les descriptions supposées objectives des sciences humaines : parmi toutes les compréhensions de l'homme que celles-ci mettent à sa disposition, l'espèce humaine pourrait enfin choisir de se reconnaître en celles dans lesquelles tous ses membres se reconnaissent s'y reconnaître , s'y comprendre , qu'ils

se jugent être. On n'a fait que redoubler l'objectivisme des faits dits externes par celui des faits « internes », des faits psycho-sociaux accessibles à une compréhension collective.

Obscure dans les effets de sa conscience de véridicité et d'autonomie communicationnelle, obscure dans la jonction des actions d'interprétation qu'elle tente de favoriser, la pratique communicationnelle fait l'expérience d'elle-même *par la théorie* comme elle fait déjà, effectivement, l'expérience d'elle-même dans la pratique de tous les jours : comme *accommodation réciproque* des partenaires à l'opinion les uns des autres. Cette accommodation repose sur *l'indifférence de base* à l'égard de la valeur de vérité de ce à quoi on se reconnaît s'identifier par la parole, la perception, la pensée et l'action. L'expérience de la communication fait faire l'expérience intégrale de l'aveuglement de départ dans laquelle on l'avait reconnue, comme expérience de faire un acte illocutoire couplé à un affect de compréhension. Ce monde objectif humain y devient le plus petit monde commun à tous les allocutaires *possibles*. Ce monde est nécessairement le meilleur monde et le seul possible, le seul monde désirable puisque le désirable y équivaut au réel et le réel au désirable.

La logique spéculative de la parole

Qu'auraient pu apprendre les théories des actes de langage et les pragmatiques socio-politiques si elles ne s'étaient pas contentées de se souvenir de leur passé épistémologique ou moral moderne, si elles avaient pu prendre de la distance à l'égard de leurs appétits historiques, à l'égard de leurs désirs de faire se réaliser à tout prix « l'esprit objectif » hégélien par la communication contemporaine ?

L'acte performatif ou illocutoire ne perd son aspect magique que si l'on exhibe la logique de vérité, repérée dans les propositions descriptives comme ce qui constitue l'acte de communication :

1 – à la fois, comme théorie (du réel, d'autrui et de soi)

2 – et comme *théorie d'elle-même qui ne réussit à se faire partager qu'en s'objectivant elle-même lorsqu'elle se transmet, qu'en parvenant à se faire reconnaître par tous les interlocuteurs comme la réalité qu'elle dit qu'elle est*. Chaque interlocuteur ne pouvant penser une proposition sans la penser vraie, il ne peut la dire sans s'identifier à la réalité d'action qu'elle est, sans rendre transparente par le prédicat illocutoire, cette réalité d'action et se la prédiquer à lui-même comme réalité d'action aussi objective que lui-même et que son énonciation. La dynamique spéculative repérée par APEL au cœur de l'expérience illocutoire ne vient pas accompagner, par après, pour la justifier, l'expérience de devoir toujours ajouter un préfixe de promesse, d'ordre, de conseil, ou d'affirmation, un préfixe de « praxis », à tout contenu propositionnel pour préciser ce qu'on entend en faire, comme s'il s'agissait d'un contenu de pensée maniable à volonté et orientable vers tous les azimuts pratiques possibles : elle anime d'un mouvement simultanément la production d'un « contenu propositionnel » et la reconnaissance de la réalité d'acte de communication qu'on y produit comme réalité commune, comme « interaction » dont le sens même exclut qu'il puisse être réduit à une action individuelle, à un usage individuel du contenu propositionnel.

Tout acte de communication ne met à même l'énonciateur et l'allocutaire de faire l'expérience de la communication qu'en leur faisant produire le même mouvement d'identification à la vérité de la théorie de la théorie qu'elle est elle-même et à la réalité de perception, d'acte, de pensée qu'elle désigne dans son contenu propositionnel. Se joue donc chez chacun des partenaires, le double mouvement :

1 – de production de la réalité de l'acte de communication

2 – et de réception de la vérité de l'acte et du contenu de l'énonciation par lequel on se reconnaît adhérer à la réalité communicationnelle et à ce à quoi elle identifie , ou par lequel on se fait reconnaître ne pas pouvoir y adhérer, ou par lequel enfin, on se produit indifférent à la vérité et à la réalité de ce qui est dit (absolument pas concerné ni par l'acte produit , ni par son sens propositionnel, ni par sa vérité). Seule la production de cette théorie d'elle-même chez l'allocutaire *juge* de la réalité ou de l'irréalité de l'acte de communication. L'énonciateur *ne peut la juger nécessaire d'avance* , ne peut être considéré directement responsable de cet acte et coupable de ne pas le produire s'il ne le produit pas. Seul en effet , comme l'avait reconnu GEHLEN , une conception dualiste de l'homme autorise à penser la communication comme l'expérience du redoublement d'une action d'énonciation , seule cette conception , qu'elle soit mentaliste ou behavioriste , autorise à scinder l'énonciation en action illocutoire et en sens, en compréhension, en affect de sens d'une part , en stimulus et en réponse de l'autre . Ce dualisme projette en caractéristiques de réalité communicationnelle les caractéristiques de ses différents phénomènes soit corporels (phoniques ou écrits) soit psychiques (pensée, compréhension, jugement). Or ce qui est en jeu dans l'expérience de la communication, c'est justement la possibilité pour l'homme de s'identifier et d'identifier ses allocutaires à ce qu'il dit, de façon à faire oublier cette double composition du seul fait qu'il parvienne à n'y être que ce qu'il s'y fait et à faire être autrui ce qu'il lui dit : en se faisant adhérer à la vérité de ce qu'il dit comme étant la seule vérité en laquelle énonciateur et allocutaire se reconnaissent au moment où elle est dite et dans laquelle ils se contentent de se reconnaître .

Comment cela se produit-il ? Comment cette expérience assure-t-elle d'avance , quelles que soient ses justifications ultérieures , l'identification à la fois dynamique et logique à la *sélection rigide des modes d'être* qui s'y produit ? Comment cette expérience juge-t-elle *en dernier ressort* ceux qui s'y adonnent en se mettant hors de portée de leur jugement privé ou collectif ?

La dynamique communicationnelle de la vérité

La production de l'acte de communication surmonte nécessairement le dualisme de l'âme et du corps , de la théorie et de la pratique , de la compréhension et de l'énonciation que la réflexion de la conscience n'invente que lorsque la communication avorte . La production de l'union de l'âme et du corps y tient à la façon dont les stimuli-réponses audio-phoniques se prennent pour objets d'eux-mêmes et constituent tous les autres objets du monde (objets perçus, pensées, états mentaux, sentiments, actions physiques) en référents d'eux-mêmes : *en produisant l'inversion de la direction des pulsions*¹⁴. L'usage des stimuli-réponses audio-phoniques ne constitue une action de transformation de l'énonciateur qu'en le rendant transparent à lui-même : *qu'en produisant leur propre réception comme phase consommatoire*. En s'identifiant à eux , le vivant humain s'extrait des circuits organiques normaux exhibés par le behaviorisme selon le schéma : « stimulus-réponse-action consommatoire », il s'y fait cesser d'être « dans les choses », d'y être projeté par le déclenchement d'un programme d'action tendant vers une action consommatoire. Il y fait de l'émission phonique qu'il produit la seule réaction dont il ait besoin, et du stimulus auditif dont il se gratifie la seule phase consommatoire dont il ait besoin. Les stimuli-réponses verbaux transforment cette réception auditive d'eux-mêmes en gratification suffisante , comme conscience simultanée de vérité et de réalité : produisant simultanément la perception auditive d'eux-mêmes et la production

d'émission phonique , ils font de leur perception, de leur propre réception , la jouissance suffisante à l'énonciateur, en se manifestant simultanément :

1 – comme conscience d'acte de se transformer en produisant l'émission phonique, et

2 – comme conscience d'acte de réception, de reconnaissance de soi , comme conscience simultanée à la réception auditive des sons.

Au départ , les actions-réceptions audio-phoniques jettent un pont vers le monde en couplant la réception des sons entendus à la réception visualisée et tactile des choses , de soi et d'autrui. L'émission-réception audio-phonique transforme ainsi la réception des stimuli visuels , tactiles ou autres en réception aussi gratifiante que la réception de ces sons : l'organisme humain transforme ainsi son α sensoriel, la réception des stimuli qui lui viennent du monde et de lui-même , *en phase consommatoire d'eux-mêmes , en but , en ω d'eux-mêmes* . Cette transformation se transporte bien entendu sur toutes les autres phases du circuit : sur la réaction ou sur la phase consommatoire (nutritionnelle, sexuelle ou agressive) pour transformer la réception de cette réaction (symbolique, pensée ou physique) ou la réception des actions consommatoires biologiques elles-mêmes , en expérience dont il se donne la conscience en même temps qu'il s'y adonne .

L'acte propositionnel (pensé ou dit) mime ce mouvement d'inversion de la direction des pulsions en joignant :

1 – le mouvement de projection référentielle et d'émission phonique

2 – au mouvement de réception de la propriété des choses qu'on s'est fait percevoir ou recevoir de la réalité en s'y projetant par le signes. Au départ de la vie psychique et communicationnelle, les sons ne s'y pourvoient de sens qu'en se corrélant aux stimuli visuels ou tactiles dont ils transforment la réception en phase consommatoire possible pour l'organisme. Ils se chargent donc de sens s'ils parviennent à transformer les autres stimuli et eux-mêmes , *en stimuli qui ne déclenchent comme réaction que leur propre réception*. La réception de ces stimuli s'éprouve comme action consommatoire sous l'aspect de la conscience de réalité , leur propre réception , sous l'aspect de la conscience de vérité. Ces stimuli ne sont perçus comme réalités dont la perception suffit, qu'à condition de dispenser d'avoir à produire un autre mouvement moteur que le mouvement phonique et sa réception auditive , puis , que le mouvement moteur de pensée . Comment naît la pensée ? Pas seulement en inhibant la parole comme le voudraient les behavioristes qui font , à tort , de la pensée « une parole inhibée ». Pour que pensée il y ait , il faut et il suffit que la réception auditive , l'écoute de soi puisse se recevoir comme le seul stimulus et la seule action consommatoire d'elle-même , comme ce qui dispense même d'avoir à émettre des sons : *l'écoute , la réception auditive s'y stimule elle-même et ne stimule qu'à elle-même* . Il ne suffit pas pour cela que l'enfant puisse émettre des sons et les corrélés à ses perceptions et à ses actions physiques : il faut entretemps qu'il ait appris à vivre ses réceptions auditives comme aussi gratifiantes que la réception des perceptions qu'il y avait liées . Il faut qu'il y ait rendu la parole aussi *objective* et *vraie* en présence des choses dont il parle qu'en leur absence . Ensuite seulement il peut décrocher son écoute non seulement de la vision , mais aussi des mouvements moteurs phoniques qui la conditionnaient auparavant , pour, tout simplement , penser . Il peut s'en libérer en ne se faisant plus percevoir que ce qu'il en dit , sans avoir à se faire voir ce qu'il en décrit de visualisable , de touchable : il suffit qu'il adhère à ses propositions en se contentant de les comprendre , de les recevoir comme des vérités qui n'aliènent plus à l'obligation de percevoir ce qu'elles décrivent pour se recevoir comme telles.

Cette *loi* de libération progressive par adhérence à l'hédonisme conjoint de conscience de réalité , de conscience de compréhension et de vérité , interdit à l'individu humain de parvenir à la vérité isolément : *elle fait de la production du partage de la vérité le seul lien social*. La communication est la seule expérience où l'énonciateur puisse se donner la réalité qu'il cherche à y être : car il ne peut s'y fixer qu'à condition de produire chez son allocataire le même mouvement d'identification de lui-même à ce qu'il lui fait comprendre , en produisant chez lui la conscience de vérité et de réalité du seul fait qu'il parvienne à produire chez lui l'inversion de la direction des pulsions à l'égard de ce qu'il lui dit comme il a dû la produire chez lui-même pour pouvoir penser ce qu'il voulait dire . Le phénomène dynamique et logique dont on fait faire l'expérience à autrui en lui parlant consiste à le faire se reconnaître identique à la réalité à laquelle l'énonciateur l'identifie par son énonciation . L'énonciateur ne produit chez son allocataire l'adhérence au sens et à la vérité de ce qu'il lui dit, qu'en l'identifiant à la réalité commune qu'il se fait être ainsi et qu'il le fait être en lui parlant. En invertissant chez son allocataire la direction normale des pulsions à l'égard de ses propres stimuli auditifs , il le met face à une réalité commune . S'il n'y parvient pas, la communication ne se produit pas .

Bien entendu , ce phénomène ne saurait être réduit à sa base audio-phonique biologique : il dicte les conditions d'adhérence mutuelle à ce qui est dit *en sélectionnant le sens* de ce qui doit produire l'adhérence mutuelle de vérité à ce qui est dit . Si les *interlocuteurs ne se produisent pas , en vertu du sens même de ce qu'ils se disent , les stimuli l'un de l'autre qui ne produisent chez l'un et chez l'autre que leur propre réception* , s'ils ne s'y font pas adhérer comme à *la seule vérité commune* dont ils aient besoin de se gratifier au moment où ils la reçoivent , alors l'acte de communication peut apparaître dépourvu de pertinence , futile , rituel , un acte où n'est transmis que le sens sémantique des sons , où les interlocuteurs ne se reconnaissent pas . Car la réalité physique , théorique , mentale et psychique qu'ils y produisent est cette adhérence dynamique commune qu'ils y produisent ou qu'ils n'y produisent pas , *sans jamais pouvoir se mettre à la place de leur allocataire* pour savoir qu'ils l'ont vraiment produit chez lui ou non . Seule l'occurrence de cette adhérence mutuelle à ce qui est dit, *juge* , comme adhérence à la vérité de ce qui est dit , *cette vérité même* .

Mais l'expérience de la communication peut donc s'aliéner à elle-même : il lui suffit de faire des perceptions , des actions vues ou des actions consommatoires les seules réalités stimulantes communes qui ne déclenchent chez les interlocuteurs que leur propre réception , en lieu et place de la conscience de vérité. Ils transforment la réalité perçue , par exemple , en réalité qui ne dicte plus aux scientifiques et aux métalogiciens qu'ils veulent être, que la description de son essence, de ses propriétés nécessaires, de son identité. Les interlocuteurs ne s'y donnent plus le droit que de connaître la vérité des choses en reconnaissant vraies les seules réalités étrangères à eux et à leurs paroles qui se laissent décrire . Mais ils peuvent s'aliéner également dans la morale , en faisant de leurs actions et de leur conformité à ce qu'ils se sentaient devoir faire , les seules réalités qui les gratifient et dont la perception se produit chez eux comme phase consommatoire d'elle-même . Dans la morale de la communication qu'on appelle « pragmatique » (qu'elle soit pragmatique descriptive ou normative) , l'aliénation est plus subtile, plus radicale et habituelle aussi , elle est identification *psychologique à autrui* , *aliénation à autrui* . En anticipant son accord comme sélecteur de ce qu'il peut lui dire ou de ce qu'il a à lui dire , l'énonciateur se fait croire et fait croire à son allocataire qu'il est *comme*

allocutaire , le stimulus qui ne déclenche chez l'allocutaire et chez l'énonciateur que sa propre réception comme gratification suffisante , comme vérité de l'entretien . Autrui peut être investi de cette façon sous n'importe quel aspect (comme autrui de pensée , d'action , de perception ou d'affect) que désigne la parole de l'énonciateur . Par là , l'énonciateur y constitue son allocutaire en source , en moyen et en fin de son énonciation . Mais il demeure lui-même la seule source de l'acte de communication : il le lui fait donc immédiatement payer en le fixant à l'image verbale sous laquelle il le figure pour en faire soi-disant l' α et l' ω de son énonciation. C'est le leurre de toute praxis , le leurre illocutoire qui ne se reconnaît pas *théorie de la théorie qu'elle se fait être elle-même* , qui ne reconnaît pas la réalité commune qu'elle fait être les interlocuteurs , *comme réalité*. L'énonciateur y fait être ses allocutaires les reflets de ses énonciations se constituant ainsi , *en leur nom, en leur lieu et place , en réalité déterminante* s'il parvient à leur faire croire *qu'il parle bien en leur nom , qu'ils sont bien ce qu'il doit leur dire qu'ils sont et qu'il les fait être* . Le jeu d'aliénation sélective

1 – de l'énonciateur à tout ce qui peut être désiré par l'allocutaire , et

2 – de l'allocutaire à ce qui peut être compris et voulu par l'énonciateur, est donc *inéluçtable* tant que l'expérience de communication est pensée sous ce rapport de praxis, tant que le primat de la praxis sur la théorie est maintenu dans l'acte d'énonciation . C'est cette façon de penser qui détermine et généralise la méfiance à l'égard du seul lieu social générateur , la communication : elle suggère qu'il est illusoire de faire de la communication le seul but de la vie qui vaille , la seule action consommatoire désirable et la seule réalité qui soit , elle en fait d'avance le lieu d'affrontement des volontés de puissance « logocratiques » des partenaires ¹⁵.

Mais toute aliénation est d'ores et déjà surmontée dans tout acte de communication même si elle ne se reconnaît pas l'être : l'énonciateur et l'allocutaire ne peuvent se reconnaître dans la vérité et dans la réalité de ce qu'ils disent , que là . Par conséquent ils ne peuvent s'aliéner dans les choses , en autrui ou/et en eux-mêmes, *qu'en se reconnaissant dans la réalité commune de la communication qu'ils se font être alors* , et ce , quelle que soit la conscience qu'ils en aient . Aussi peuvent-ils s'en désaliéner aussi facilement qu'ils s'y aliènent par la réflexion : en faisant la théorie de l'expérience de la communication

1 – qui les fait s'y reconnaître comme en *la seule réalité* qu'ils puissent être , et

2 – qui les fait se reconnaître dans la théorie de la théorie qu'elle se fait être et qui arrive ou non comme telle en se faisant ou non partager .

La poésie du vrai

Toute communication ne tient ainsi qu'à un fil : au fil de la grâce du vrai , à la possibilité que l'énonciateur s'y donne et donne à son allocutaire de *re-marquer* son adhérence génératrice à la vérité de ce qu'il dit, en la transformant , par l'énonciation , en *production d'une jouissance commune*. Il y noue et noue son allocutaire au mouvement « d'action consommatoire » propositionnel revenant sur lui-même comme conscience de réception d'une réalité commune, gratifiante du seul fait qu'elle soit reçue et se donne à elle-même la conscience de l'être : forme de réflexion qui n'ouvre aucun contentieux, ne provoque aucun litige sur les droits d'auteur de l'énonciateur, sur les dommages causés à l'allocutaire car il ne saurait faire naître chez celui-ci le sentiment d'être réduit à l'inexistence par l'affirmation de soi que produirait inéluctablement l'énonciateur , voué lui-même à n'annoncer

les choses qu'en s'annonçant exclusivement lui-même¹⁶. Elle rend d'avance inconvenant tout jugement porté sur son occurrence et ce qu'elle transmet : elle n'est elle-même que ce mouvement dynamique de *fixation récurrente* des interlocuteurs à ce qui vient de se dire , produit par leur jouissance d'y pouvoir être et du seul fait qu'ils y jouissent de pouvoir s'y reconnaître, et ce , quelque soit la valeur affective du contenu propositionnel de ce qui y est dit, qu'il dise le désirable ou l'indésirable, qu'il redise la jouissance du vrai en la projetant dans toutes les réalités non-communicationnelles (choses, pensées, perceptions, actions, etc.) où cette jouissance se reconnaît , ou qu'elle ne dise que les malheurs de la communication , la souffrance de devoir rester tendus vers la production d'une vérité vouée à ne demeurer qu'un but perpétuel. Comme si , supplice de tantale et de sisyphé à la fois , cette tension , en revenant sur soi , ne faisait continuellement re-marquer qu'une chose : les faits ou les effets de neutralisation perceptive, expérimentale, pulsionnelle , judiciaire, politique ou psychique de la communication . Seule cette impossibilité ressentie par l'allocutaire de s'identifier rétro-psychiquement à la vérité de ce qui lui est dit, seule cette souffrance de se voir rejeté du plaisir du vrai dans le même mouvement où il lui est transmis éveille la réflexion judiciaire de l'allocutaire sur l'énonciation , sur l'action de parler du locuteur et le rive à sa valeur illocutoire , replaçant l'énonciateur dans la mouvance de l'aliénation psychologique à autrui , l'obligeant à répondre de l'absence de cette jouissance commune du vrai qu'il aurait dû surmonter, l'incitant à se *justifier* comme l'annonciateur de sa propre originalité , de son originalité exclusive , et à faire ainsi de ses vérités , sa propriété exclusive , l'objet de ses brevets de justification .

Si la réalité hédonique de la jouissance commune du vrai consacre *seule* la production du vrai par l'énonciateur , si elle se produit comme *la seule* réalité que chacun puisse être , la communication s'y produit comme un rapport *indissociablement* :

1 – poétique : une action transitive d'identification de l'allocutaire à l'effet de vérité produit par la cause énonciatrice, sur la réalité de l'allocutaire ,

2 – pratique : une transformation commune et immanente aux interlocuteurs , qui conforme l'allocutaire à cet effet de vérité lorsqu'il se produit. Car la *production* du stimulus d'énonciation qui ne déclenche chez lui que sa réception en n'y provoquant que gratification , est ce qui est *reproduit* , assumé par l'allocutaire dans cette jouissance *réfléchie* du vrai , dans ce mouvement de reconnaissance de lui-même dans cette réalité commune que l'énonciateur l'y fait être.

3 – théorique : elle ne constitue son effet de fixation hédonique à la réception du vrai et à l'acte communicationnel , qu'en libérant l'allocutaire de *l'avance* que l'énonciateur avait sur lui pour pouvoir lui dire ce qu'il lui dit et le lui faire penser vrai. Elle l'en libère en le faisant se reconnaître dans ce qui lui est dit, en le faisant s'y reconnaître comme réalité essentielle à lui-même, comme réalité qui le dispense d'avoir à se chercher ailleurs. La jouissance du vrai ne donne à l'allocutaire son existence qu'en le faisant accéder à la vérité dite , en le rendant ainsi d'avance indifférent à la réalité de l'énonciateur qui s'y affirme comme telle. Seule cette indifférence à laquelle le fait accéder l'énonciateur lui-même clôt et parachève l'expérience de la jouissance commune du vrai qu'a ouverte l'énonciateur à son allocutaire.

Cette jouissance communicationnelle sans mélange advient donc à la grâce du vrai. L'énonciateur ne peut faire à la place de son allocutaire ce mouvement de renversement de la direction des circuits hédoniques qui constitue son énonciation en réalité commune, en communication. En particulier , il ne peut le lui faire faire

(même lorsqu'il lui en fait la théorie) si l'allocutaire n'a *jamais* fait cette expérience de pouvoir s'identifier à la réalité de la communication et par là, à toute autre réalité, s'il n'a jamais vécu sa vie à partir du plaisir partagé du vrai, s'il ne connaît du vrai que la souffrance de ne pouvoir l'atteindre, projeté dans les réalités qui le rendent étranger à lui-même en se rendant étrangères à lui. La *grâce* des poètes leur vient d'avoir fait, une fois au moins, cette expérience, au cœur de la communication, de ne plus pouvoir l'oublier et de se produire délibérément comme l'unique ressource de ceux à qui la pratique de la vie et la réception des communications en a auparavant interdit l'accès. Aveugles à ce qui qui fuit, dans toute expérience, la grâce du vrai, indifférents à tout ce qui n'est pas réception d'eux-mêmes, d'autrui et du monde comme d'une seule réalité qui ne déclenche comme réaction et comme action consommatoire, que sa propre réception, ils se produisent eux-mêmes comme reproduction (mentale, théorique et psychique) de l'expérience communicationnelle de la jouissance du vrai, ils n'intériorisent qu'elle et ne s'y souviennent que d'elle. C'est ainsi qu'ils se font sources consommatoires du monde, mais sources qui ne jaillissent qu'en se ressourçant, qu'en apaisant la soif qu'ils aiguïssent en eux : celle de *re-marquer* et de faire remarquer à leurs allocutaires l'action consommatoire commune du vrai produite dans la communication, mûs par la visée exclusive et jalouse de n'y produire que la jouissance du vrai. Faisant de l'expérience des mots, de leur facture et de leur agencement, la marque même de la jouissance du vrai produite dans les expériences auxquelles celle-ci invite, la transformant en communication qui *ne vise que* l'expérience hédonique d'elle-même et de toute autre expérience, les poètes se donnent et donnent à chacun la *grâce de produire l'accès à la poésie du vrai qu'est toute communication, toute vie humaine*. Ils font de ce qui en est déjà la mesure, la mesure de leur parole, mais aussi la mesure de toute théorie du langage lorsque celle-ci, crispée dans ses appétits pragmatiques, ne parvient ni à se reconnaître elle-même dans la communication, ni à reconnaître la poésie dans toute parole, ni à la reconnaître au cœur de la vie. Aussi ne font-ils jouir et ne peuvent-ils jouir en paix de leur grâce de poètes qu'en communiquant qu'ils la communiquent, qu'en faisant devenir la réalité de la communication, la poésie déjà là du vrai : *poétique du vrai*, théorie des théories du vrai que sont les actes de communication, théorie qui isole dans l'hédonisme de vérité, la seule action consommatoire commune des interlocuteurs, qui les dispense d'avance d'avoir à la juger en se faisant juger elle-même par la jouissance commune qu'elle fait advenir.

NOTES

1. C.W. Morris, « Signs, language and behavior » in *Writings on the general theory of signs*, Mouton, 1971, p. 365, p. 175-182.

2. C.S. Peirce, *Philosophical writings of Peirce*, Éd. J. Buchler, Dover Pub., 1955, New York, p. 249.

3. Cf. J.G. Fichte, *Grundlage des Naturrechts nach Prinzipien der Wissenschaftslehre*, 1796.

4. A. Gehlen, *Der Mensch*. Athenäum Verlag, Francfort, 1966. *Man in the age of technology*, Columbia University Press, 1980.

5. L'ouvrage qui rend davantage justice à l'œuvre de pionnier culturel de Peirce est toujours celui de K.O. Apel, *Der Denkweg von Charles S. Peirce*, Suhrkamp, Francfort, 1967.

6. L. Wittgenstein, *Tractatus Logico-philosophicus*, NRF, 1971. Cf. également J. Poulain, *Logique et religion*, Mouton, 1973.

7. S. Kripke, *Naming and necessity*, Blackwell, Oxford, 1980. Cf. également J. Poulain, « Les paris de Saul Kripke. Une pragmatique rigide du vrai est-elle possible? » in *Critique*, n° 399-400, p. 901-919.

8. L. Wittgenstein « Notes sur la logique » in *Carnets 1914-16*, NRF, 1971, p. 170.

9. K. O. Apel, *Transformation der Philosophie*, Suhrkamp, Francfort, 1973, T. 1 & 2. J. Habermas, *Connaissance et intérêt*, Gallimard, 1976.

10. J.L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Éd. du Seuil, 1970. P.F. Strawson, « Intention and convention in speech-acts » in *The philosophy of language*, Oxford University Press, 1971, p. 23-38. H.P. Grice, « Logique et conversation » in *Communications*, n° 30, 1979, p. 57-72. J. Searle, *Les actes de langage*, Hermann, 1972; *Expression and meaning*, Cambridge University Press, 1979.

11. J. Habermas, « Vorbereitende Bemerkungen zu einer Theorie der kommunikativen Kompetenz » in *Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie? Suhrkamp*, Francfort, 1971, p. 101-41; « Was heißt Universalpragmatik? » in *Sprachpragmatik und Philosophie*, Suhrkamp, 1976, p. 174-272. « Wahrheitstheorien » in *Wirklichkeit und Reflexion*, Pfullingen, 1973, p. 211-273; *Theorie des kommunikativen Handelns*, Suhrkamp, 1981, T. 1 & 2.

12. M. Benedikt, *Wissen und Glauben*, Herder Wien, 1975 et E. Tugendhat, « Langage et éthique » in *Critique*, 1981, n° 413, p. 1038-74. M. Benedikt, *Bestimmende und reflektierende Urteilskraft*, Klagensfürter Beiträge, Wien, 1981.

13. Cf. J. Grondin, « La conscience du travail de l'histoire et le problème de la vérité en herméneutique » in *Archives de Philosophie*, n° 44, 1981, p. 435-53; J. Greisch, *Herméneutique et grammatologie*, Éd. du CNRS, 1977.

14. Ce phénomène a été isolé pour la première fois par A. Gehlen dans *Urmensch und Spatkultur*, Athenaüm Verlag, Francfort, 1964, p. 238 et sq., mais l'auteur ne parvient pas à y discerner le phénomène central de la vie communicationnelle. Il le réduit à un processus de sublimation, situé aux antipodes du phénomène méta-institutionnel que doit être pour lui le langage. Il reste en cela le fils de son temps et de la Modernité. Il continue à penser selon les catégories de causes et d'effets empruntées à la pensée de la volonté de puissance, à la philosophie moderne et européenne des rapports de domination. C'est dans cet horizon qu'il réaffirme à l'intérieur du langage, le primat de la pratique sur la théorie et qu'il reconstruit le fonctionnement du langage comme une sorte de « droit réussi » : par

le langage et les institutions qu'il engendre, l'homme est censé pouvoir sélectionner ses stimulations et ses perceptions, ses besoins primaires et dérivés, ses actions physiques et ses actions consommatoires (physiques et mentales) du seul fait qu'il s'y identifie à l'accord social régulateur ou à l'accord psychique de soi avec la réalité sociale parlée. L'anthropobiologie fait encore abstraction de l'expérience communicationnelle de la vérité qui produit comme *effet dérivé* la coordination de l'œil à la main par la parole aussi bien que les institutions, les systèmes juridiques et moraux. L'énonciation n'est pas resituée dans la communication comme dans l'expérience où se produit ou ne se produit pas *l'identification des partenaires à une vérité commune, la production d'une attitude théorique commune les uns à l'égard des autres* qui seule libère, à titre de bénéfice secondaire, de l'asservissement à l'identification psychologique à autrui. L'énonciation *subjective*, solitaire est à la rigueur, pour Gehlen, suffisante pour produire l'effet de coordination de l'appareil moteur à l'appareil récepteur. Il n'a pas pu réellement bénéficier des apports pour la théorie du langage qu'ont constitué les herméneutiques d'Heidegger et de Gadamer, les théories des actes de langage et la pragmatique socio-politique d'Apel et d'Habermas. L'identification commune à l'acte de communication et ses effets de vérité restent donc absorbés par les effets de *vie* de la parole, ses effets psychiques et ses effets de normalisation des institutions, par la certitude *éthique*, privée et collective, qu'elle produit. Gehlen reste désarmé devant ce qu'il décrit : devant le destin de dissolution des institutions, de neutralisation psychique des individus (devant l'incertitude affective, cognitive et motrice qui est la rançon de leur expérimentation mutuelle). Pour pouvoir contrer ce destin, il fallait situer l'inversion de la direction des pulsions en plein centre de la vie verbale. En montrant la généralisation de ce phénomène à tout phénomène social et psychique du langage, on peut opposer la dynamique communicationnelle de la vérité à une dynamique strictement institutionnelle et au destin de sa dissolution (cf. J. Poulain, « Le projet pragmatique » in *Dialogue*, 1979, n° 2, p. 175-208; « Vers une pragmatique nucléaire de la communication » in *Dialogue*, 1979, n° 4, p. 471-499).

15. O. Marquard, « L'homme accusé et l'homme disculpé dans la philosophie du XVIII^e siècle » in *Critique*, n° 413, p. 1015-1037.

16. M. Deguy, *Donnant donnant*, NRF, 1981, p. 123-32.